

toi-même, et ne veux en aucune façon l'admettre en ce qui concerne ces gens-là. Il est indéniable que tu as une autre conception de l'art de jouir de la vie, mais cela n'est pas l'essentiel, l'essentiel est qu'on veuille jouir de la vie. Ta vie est beaucoup plus distinguée que la leur, mais leur vie est en même temps beaucoup plus innocente que la tienne.

Enfin, puisque toutes ces conceptions de la vie ont en commun leur esthétique, elles se ressemblent aussi les unes les autres par une certaine solidarité, une certaine corrélation: c'est une chose précise autour de laquelle toutes leurs pensées se tournent. La base de leur vie est en soi quelque chose de simple, qui ne peut pas être dispersé, comme des bases qui seraient multiples en elles-mêmes. Voici par exemple une conception de la vie à laquelle je m'arrêterai un peu plus longuement. Elle enseigne: jouissez de la vie, et explique ainsi: suivez votre désir. Le désir, en soi, est cependant une pluralité et on voit donc aisément que cette vie se disperse en une pluralité illimitée, à moins que le désir d'un individu en particulier n'ait été déterminé dès son enfance à un seul désir, ce qu'on devrait alors appeler plutôt une inclination, un penchant, par exemple pour la pêche, pour la chasse, pour l'écurie, etc. On voit aisément que si cette conception de la vie se disperse en une pluralité, elle se trouve dans la sphère de la réflexion; mais cette réflexion, toutefois, n'est toujours qu'une réflexion finie, et la personnalité reste dans son immédiateté. Dans le désir lui-même, l'individu est immédiat, et que le désir soit subtil et raffiné ou rusé, l'individu s'y trouve cependant comme immédiat, dans la jouissance il se trouve dans l'instant, et quelle que soit sa pluralité à cet égard, il est cependant toujours immédiat parce qu'il se trouve dans l'instant. Vivre pour satisfaire son désir est naturellement un emploi très distingué dans la vie, et, Dieu soit loué, en raison des traces de la vie terrestre qui donnent d'autres soucis à l'homme, on le voit rarement réalisé. Je ne doute pas que sans eux l'on serait assez souvent témoin de ce spectacle affreux; car toujours est-il qu'on entend assez souvent des gens se plaindre de ce qu'ils se sentent gênés par la vie prosaïque, ce qui malheureusement souvent ne signifie pas autre chose qu'ils ont envie de s'en donner à cœur joie dans tous les dérèglements où le désir peut faire tourner un homme. Car l'individu doit être en possession d'une foule de conditions extérieures pour que cette conception puisse être réalisée, et ce bonheur, ou plutôt, ce malheur n'échoit que rarement à un homme; je dis: ce malheur, car, certes, ce bonheur ne vient pas des dieux miséricordieux, mais des dieux en colère.

Cette conception de la vie est plus rarement réalisée sur une vaste échelle; par contre, on voit assez souvent des gens qui y bricolent un peu et qui, lorsque les conditions disparaissent, pensent que s'ils avaient pu faire le nécessaire pour la réaliser, ils auraient bien pu atteindre le bonheur et le plaisir auxquels ils aspiraient dans la vie. On trouve pourtant quelques exemples dans l'histoire, et comme je pense qu'il peut être utile de comprendre où mène cette conception de la vie, justement lorsque tout concourt à la favoriser, je décrirai un

tel personnage en choisissant cet homme tout-puissant que fut l'empereur Néron, devant lequel le monde s'inclina et qui se trouva toujours entouré d'une foule innombrable de messagers empressés du désir. Tu disais une fois avec ta témérité habituelle qu'on ne pouvait pas blâmer Néron d'avoir brûlé Rome pour se faire une idée de l'incendie de Troie, mais on pouvait se demander si vraiment il était assez artiste pour savoir jouir de ce spectacle. Enfin, c'est l'un de tes plaisirs impériaux de ne jamais éluder une pensée quelconque, de ne jamais te laisser effrayer par elle. Pour cela on n'a pas besoin d'une garde impériale, ni de l'or ou de l'argent, ni des trésors du monde entier; on peut être tout à fait seul à le faire, à le régler en plein silence, c'est plus sage ainsi, mais non pas moins terrible. Ton intention, il est vrai, n'était pas de prendre la défense de Néron, mais c'est une espèce de défense que de s'arrêter, non pas à ce qu'il fit, mais à sa manière de le faire. Je sais très bien que cette témérité dans les idées est quelque chose qu'on trouve souvent chez les jeunes gens, qui à ces moments-là pour ainsi dire tâtent du monde et sont facilement tentés de s'exalter eux-mêmes, surtout lorsque d'autres les écoutent. Je sais très bien que tu as, aussi bien que moi et que n'importe qui, oui, que Néron lui-même, horreur d'une telle sauvagerie, et, cependant, je ne conseillerai jamais à un homme de croire qu'il n'ait pas lui-même, au sens le plus strict, la force nécessaire pour devenir un Néron. Lorsque je nommerai ce qui selon moi constituait la nature de Néron, le mot te paraîtra peut-être trop charitable et, cependant, je ne suis certes pas un juge indulgent, bien que, dans un autre sens, je ne juge jamais aucun homme. Mais crois-moi, le mot n'est pas trop charitable, il exprime la vérité mais peut en outre montrer combien un tel égarement peut se trouver proche d'un homme; oui, on peut dire que pour chaque homme qui ne passe pas toute sa vie comme un enfant, un moment arrive où, bien que vaguement, on se doute de cette perdition. La nature de Néron s'appelle: mélancolie. De nos jours c'est devenu quelque chose de grand que d'être mélancolique, et à ce titre je comprends bien que tu trouves ce mot charitable; mais je m'associe à une vieille doctrine de l'Eglise qui compta la mélancolie parmi les péchés capitaux. Si j'ai raison, ce sera à vrai dire un renseignement très désagréable pour toi, car il bouleversera complètement toute ta conception de la vie. Par prudence je remarquerai cependant tout de suite qu'un homme peut avoir de la peine et des soucis, même à un degré tel qu'ils le suivront peut-être toute sa vie, et cela peut même être beau et vrai; mais ce n'est que par sa propre faute qu'un homme devient mélancolique.

Je m'imagine donc le voluptueux impérial. Il est entouré de licteurs, non seulement lorsqu'il monte sur son trône ou se rend à l'assemblée du sénat, mais aussi, et surtout, lorsqu'il sort pour satisfaire ses désirs, et pour qu'ils puissent préparer les voies à ses expéditions de brigandage. Je me l'imagine un peu âgé, sa jeunesse est passée, son esprit léger l'a abandonné et il connaît déjà à fond tous les plaisirs imaginables, il en est rassasié. Cette vie, si corrompue qu'elle soit, a mûri son